

# L'école du silence

**Conversations avec les choses muettes**, de Jean Galard. L'Atelier contemporain, 192 pages, 92 illus., 20 euros.

Jean Galard est l'homme du Louvre, l'auteur des *Visiteurs du Louvre* (RMN, 1993), des *Mots du Louvre* (Actes Sud, 2003), des *Promenades au Louvre* (Bouquins, 2010), du *Louvre des écrivains* (Citadelles & Mazenod, 2015), mais pas pour autant l'homme d'un seul musée, comme on le voit aujourd'hui dans ses *Conversations avec les choses muettes* où l'on a affaire aux maîtres anciens comme aux modernes – avec Matisse disant à ses élèves : « Vous voulez faire de la peinture ? Avant tout il vous faut vous couper la langue, parce que votre décision vous enlève le droit de vous exprimer autrement qu'avec vos pinceaux. »

C'est vrai, dit Jean Galard, la peinture travaille dans l'innommable, dans l'indicible, dans l'en-deçà du verbal – voyez *Le Verrou* de Fragonard, dit Galard via Daniel Arasse,

pour qui on n'allait quand même pas commencer à nommer la chose sexuelle de ce tableau, « car c'est précisément ce que ne fait pas ce tableau » (disait Arasse) – disait aussi Poussin quand il parlait de ses « tacites images » ; disait Giorgio de Chirico pour qui il n'y avait que lui-même qui pouvait parler de sa peinture ; qui faisait dire à Anselm Kiefer, en 2006, que les textes sont des idées – « je les emploie, dit-il, afin d'annuler ou de contredire ma peinture... Le texte a ici le rôle de l'avocat du diable avec la peinture, en ce qu'il la défie – car, oui, il s'agit de questionner la peinture. » Mais il y a aussi la boutade de Bernard Berenson : « À certains points de vue, ce serait une chance pour l'histoire de l'art si elle pouvait ignorer complètement les noms d'artistes ». Ce qui fera dire à Frank Stella, plus tard, qu'il ne se trouvait dans sa peinture « rien d'autre que ce qui pourrait y être vu » et que lui-même se proposait de peindre « des œuvres sur lesquelles il n'y aurait rien à écrire »... Mais

l'écriture du tableau, quand même ? Car le tableau n'existe en vérité que dans le récit que j'en donne, comme nous l'avait appris jadis Jean Louis Schefer dans *Scénographie d'un tableau* (Seuil / Tel Quel, 1969), puis dans *Les joueurs d'échecs* (P.O.L., 2014), en posant la question de savoir si la peinture ne serait quand même pas un langage ?...

En réalité, c'est toujours plus ou moins « l'art sans œuvre » qui nous guette, car une immense réserve d'images est disponible dans nos mémoires, « prêtes à modeler l'expérience, à devancer nos perceptions, à artialiser la vie », comme le disait Jean Galard dans un autre de ses textes (« L'art sans œuvre » in *L'œuvre d'art totale*, Gallimard, 2003) – et dès lors il s'agirait plutôt de faire de sa vie, ici-bas, « un objet d'art », comme Montaigne – qui disait : « Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos » – et Cézanne : « Les musées sont des cavernes de Platon. Sur la porte je ferai graver : Défense aux peintres d'entrer. Il y

a le soleil dehors » ; Cézanne dont Jean Galard rappelle que Meyer Shapiro avait souligné l'abondance des œuvres érotiques dans la jeunesse du peintre, qui allaient laisser place à ses natures mortes de pommes et de nappes froissées... En peinture, on est toujours plus ou moins dans « l'indétermination »... Nicolas Poussin, qui ouvre ces *Conversations avec les choses muettes*, disait du Caravage qu'il était venu au monde pour détruire la peinture ; Le Caravage avec qui on referme le volume de Jean Galard, *David avec la tête de Goliath*, à la Galleria Borghese (Rome), pour ne pas conclure, mais pour ne pas quitter le Louvre non plus – au Louvre où il y a « La mort de la Vierge », du Caravage, où le peintre parlait peut-être aussi d'une de ses amies, prostituée, puisqu'il n'a peint que les êtres réels, souvent même les déclassés, en lieu et place des saints, des saintes, ce que l'Eglise n'a jamais pu lui pardonner... ■

**Didier Pinaud**